

Des images et des signes

Dès que nous avons passé la frontière, Bachar el-Assad est partout. Du haut de gigantesques affiches, le président aux yeux bleu acier regarde son peuple qui souffre. Il se met sur le devant de la scène en tant qu'homme d'affaires à succès, que chef des armées sûr de la victoire, que cosmopolite habile, que père de la nation et ami de l'humanité.

Dans tous les lieux publics, il faut impérativement qu'il y ait au moins un portrait de Bachar el-Assad accroché au mur. Et il est interdit de suspendre quoi que ce soit d'autre plus haut que son visage. Cette règle est aussi valable pour les bureaux pastoraux. Seules les mosquées et les Églises en sont exemptées, par bonheur.

Pendant qu'en Occident nous débattons sur l'autorisation des symboles religieux, en Syrie, la croix en bois du chœur de l'Église constitue un symbole bienfaisant et porteur d'espérance qui est le signe d'une autre réalité, tout comme la bougie pascale sur l'autel, le bon berger et l'hôte généreux sur les vitraux multicolores ou la colombe qui prend son envol et indique le chemin du ciel.



Lumière et ténèbres

Un matin, une amie vient me chercher. Je lui demande : « Tu as bien dormi ? » Elle me répond avec un grand sourire : « Dormi ? Non, presque pas. Cette fois, le courant est revenu à deux heures et demie. Je me suis tout de suite levée pour me mettre aux fourneaux. Aujourd'hui, mes enfants auront un repas fraîchement préparé. C'est une journée à marquer d'une pierre blanche ! »

La nuit, les rues ne sont pas éclairées et il n'y a de la lumière qu'à de rares fenêtres. Les logements sont approvisionnés en l'électricité pendant une heure par jour en moyenne. Mais personne ne sait à quelle heure le courant sera rétabli. Celles et ceux qui en ont les moyens peuvent acheter du courant supplémentaire à prix d'or à des fournisseurs privés. D'énormes génératrices à essence vrombissent nuit et jour dans les rues. Un méli-mélo de câbles transporte l'électricité dans les appartements. La vie est très pénible. Il n'y a pas d'eau chaude, on ne peut pas faire fonctionner les lave-linge, ni les réfrigérateurs, ni aucun appareil, et manger chaud ne va pas de soi. On ne peut pas climatiser les appartements quand il fait chaud en été, ni les chauffer quand il fait froid en hiver. Les incessantes coupures de courant endommagent fortement les appareils et empêchent les gens de travailler, comme nous le constatons de manière flagrante lorsque nous visitons la polyclinique de notre partenaire ecclésial : en plein traitement de racines dentaires, une panne de courant interrompt l'intervention et la patiente doit être renvoyée chez elle avec sa dent percée.



Esence et médicaments

En Syrie, on a le droit à 25 litres d'essence tous les 15 jours. Dans le meilleur des cas. Et donc, pas toujours. Si l'on en veut plus, c'est sur le marché noir et c'est six fois plus cher. La gestion des réserves d'essence, qui est une obligation ingrate, est surtout devenue une tâche très chronophage.

À cause de la pénurie d'essence, les bus scolaires se font rares. Si l'on n'a pas les moyens de s'offrir le transport à l'école, à l'université ou au travail et que l'on ne peut pas y aller à pied, on reste chez soi. Pour l'hiver, le gouvernement a fait miroiter 50 misérables litres par ménage. Parce qu'avec la ration de quelques jours, les gens devraient réussir à tenir le coup pendant tout l'hiver ?!

La situation est tout aussi précaire dans le domaine des soins médicaux. Les étagères des deux polycliniques de nos partenaires sont clairsemées. Beaucoup sont même complètement vides et les médicaments essentiels font défaut. Les traitements sont très chers et les rares hôpitaux qui existent encore sont dans un état désastreux. Il leur manque l'essentiel. Parmi les médecins, certains travaillent gratuitement et d'autres à des tarifs nettement inférieurs que dans leurs cabinets. Où puisent-ils leur motivation ? Face à l'extrême détresse, ils ressentent le besoin de se mettre au service de leur prochain. Angela est responsable de l'école du dimanche et également engagée à la polyclinique. Elle est en train de se spécialiser en pédiatrie. Je l'ai vue pour la dernière fois il y a deux ans. Entre-temps, beaucoup de ses collègues ont quitté le pays en quête d'une vie meilleure. Angela, elle, est restée parce qu'elle doit subvenir aux besoins de ses parents et qu'elle nourrit encore l'espoir qu'un jour, la situation va s'améliorer. « Je ne peux pas partir. Pas encore, pas maintenant. Les enfants ont besoin de moi, mes parents ont besoin de moi. Donc, je continue. Mais je suis souvent fatiguée, ultra-fatiguée. »



De l'eau et du pain

Chaque matin, des citernes à eau sillonnent les rues et approvisionnent les réservoirs des hôtels ou des maisons des personnes les plus fortunées. Parfois, la pression revient et de l'eau sort du robinet. Et d'un instant à l'autre, il n'y a de nouveau plus une goutte.

Dimanche matin, j'ai pu me laver, mais je suis restée dans le noir. Je me suis donc habillée sans lumière en faisant au mieux. Sur le chemin de l'église, j'ai croisé devant la boulangerie une immense file dont on ne voyait pas le bout. Le pain est rationné, chaque famille n'obtient que les galettes qui correspondent au nombre de bouches à nourrir, mais au prix de longues heures d'attente.

Une fois dans le temple, quand je regarde les rangées de fidèles endimanchés et que je vois les magnifiques enfants qui me sourient, avec leurs jolies coiffures et leurs raies bien droites, je suis profondément émue. Combien de temps et d'énergie a-t-il fallu à toutes ces personnes pour arriver jusqu'ici aujourd'hui, pour avoir un peu de pain à manger tous les jours, pour laver leurs vêtements et se laver elles-mêmes, pour se procurer le strict nécessaire ? Comment les Syriennes et les Syriens font-ils pour gérer leur quotidien ? Pour moi, cette question reste un mystère. J'ai demandé à une monitrice de l'école du dimanche à Lattaquié ce qu'elle en pensait : « Franchement ? Nous ne savons pas non plus comment nous faisons. C'est impossible à expliquer avec la raison. Mais nous survivons. Nous sommes toujours là. Nous sommes encore en vie. »



Femme et ministère

Il y a plusieurs mois déjà, le pasteur Haroutune Selimian d'Alep m'avait demandé si je serais d'accord de prêcher un dimanche dans sa paroisse. J'avais accepté avec plaisir. En faisant ma valise avant de partir, je me suis brièvement demandé si je devais emporter ma robe pastorale, mais j'ai vite renoncé, préférant bourrer ma valise de médicaments de première nécessité pour les polycliniques. Notre Église partenaire arménienne évangélique ne consacre encore aucune femme. Les gens ne sont pas habitués à écouter prêcher une femme. Dans notre Église partenaire presbytérienne du Proche-Orient non plus, il n'y a presque pas de pasteures. Mais ce dimanche matin-là, mon collègue pasteur a mis sa propre robe sur mes épaules comme si cela était parfaitement normal.

Nous avons vécu un beau culte festif, les bancs étaient remplis, l'assemblée chantait à pleine voix, l'ambiance était joyeuse et les enfants étaient nombreux dans ce temple, au cœur de cette ville sinistrée où la vie quotidienne est si difficile. À la sortie, une paroissienne âgée m'a glissé à l'oreille : « Merci beaucoup pour la prédication ! C'est tellement bien que vous soyez une femme. Pour nous les femmes, c'est un signe d'espoir. »



Des ruines et des morts

Même si beaucoup de bâtiments ont pu être reconstruits et que certains quartiers semblent presque avoir retrouvé leur ancienne apparence, Alep est en ruines. Des maisons effondrées partout, des murs qui menacent de s'effondrer, les tas de décombres, des vies brisées. Notre voiture longe un immense cimetière. La personne qui est avec moi me dit : « C'est ici que tu pourras venir me voir quand je serai mort. » Je réponds : « Je préfère te voir vivant. » « C'est bien. Mais c'est aussi important de se souvenir des morts. Nous voulons ne jamais les oublier. C'est notre devoir. Ils appartiennent à notre histoire et à notre vie. »

Aller au cimetière fait donc aussi partie de mes obligations : voir de mes propres yeux les rangées de tombes sans fin où sont enterrées les victimes des années de guerre, mortes souvent très jeunes, et celles, nombreuses, de la pandémie. Nos partenaires attendent bien évidemment aussi de moi que je dépose une gerbe devant le monument aux morts du génocide arménien qui se trouve devant l'église. Je me tiens en silence devant le monument et j'adresse au ciel une prière pour toutes les personnes qui ont perdu la vie dans cette région, qui ont été torturées, blessées, humiliées par la guerre et la terreur, par la haine et les actes inhumains, mais aussi pour toutes celles qui se tiennent à côté de moi et qui trouvent le courage de vivre chaque jour en dépit des ruines, de l'incertitude du lendemain et de la mort qui rôde en permanence.



Église et école



Je rends visite à plusieurs écoles gérées par nos Églises partenaires. Ces écoles sont soutenues par un programme de bourses de l'EPER. On me réserve à chaque fois un accueil extrêmement chaleureux. Les classes chantent, présentent des chorégraphies, récitent des poèmes en arabe, en arménien, en français ou en anglais. Certains enfants jouent un morceau de violon, de guitare ou de violoncelle, d'autres font une démonstration de kung-fu ou de danse folklorique traditionnelle. Ils dégagent tellement de courage et de joie de vivre que j'en suis émue aux larmes. Bon nombre de ces enfants sont nés pendant la guerre, la plupart

ont vécu l'horreur. Devant moi, j'ai des classes en polo d'uniforme scolaire. Tous les élèves se sont faits beaux. Seules leurs chaussures usées et souvent trop petites peuvent me laisser deviner leur véritable quotidien.

Ils ont une telle envie de me montrer tout ce qu'ils savent. Et ils en savent, des choses ! Je suis impressionnée par la qualité des cours, par les approches pédagogiques différenciées, par les salles de classe et les couloirs étriqués mais propres, par les marques de politesse et le respect mutuel clairement perceptibles. Bien que certaines écoles n'accueillent presque plus d'enfants chrétiens et que la majorité des élèves y soient musulmans, les valeurs bibliques sont transmises et vécues.



Au Boys College de l'Église presbytérienne, le débat s'instaure spontanément : « Que pensez-vous de la Syrie ? » « Quel est votre avis sur les sanctions ? » « Faites-vous quelque chose contre tout ça en Suisse ? » « Est-ce que l'Occident nous a oubliés ? » « Les gens et l'Église, est-ce que ça leur est égal que nous vivions ou que nous mourions ? »

Eh oui, tiens, pourquoi ? ! Pourquoi ne sommes-nous pas, ou en tout cas pas assez, aux côtés de nos frères et sœurs en Syrie ? Que répondons-nous et comment répondons-nous en tant qu'Église ?

Pendant une rencontre avec les responsables de la paroisse locale, un homme s'exprime : « C'est important que nous priions les uns pour les autres. Votre Église en a autant besoin que la nôtre. Mais il ne suffit pas de prier. Il faut aussi des signes et des actions concrets d'Église à Église, pour que nous, ici, nous puissions vivre, que nous puissions rester debout et assumer notre mission en Syrie. C'est aussi votre devoir en tant qu'Église sœur. »



Programme des enfants et formation des responsables

À Damas, j'assiste à une formation des responsables de l'école du dimanche. Les jeunes reçoivent une formation de base soignée et complète, axée sur la pratique, et ils bénéficient systématiquement des apports constructifs de notre partenaire de projet, la Fellowship of Middle East Evangelical Churches (FMEEC), dont l'équipe est dirigée par Rosangela Jarjour, la secrétaire générale. Ces formations développent un nouveau modèle de direction en équipe.



Devant moi, j'ai de nombreux jeunes motivés, garçons et filles, qui, chaque semaine ou même parfois deux fois par semaine, élaborent un programme varié pour des groupes d'enfants, avec de la musique et des chants, une histoire, des devinettes et des jeux, du sport, un petit goûter et beaucoup de place laissée à la créativité. Ce qui se nomme là-bas modestement école du dimanche équivaut chez nous à un grand événement jeunesse en Église.

Les 17 groupes locaux débordent de propositions et les groupes comptent presque partout entre 100 et 300 enfants. Il y a nettement plus d'enfants à l'école du dimanche qu'au culte. Que ce soit à Damas, à Lattaquié, dans les différentes Églises d'Alep, de Homs, de Karaba ou du nord-est du pays, les

temples et les maisons de paroisse sont partout pleins à craquer d'enfants. Certaines paroisses ont eu la possibilité d'adapter un peu leurs locaux aux groupes en pleine expansion, d'autres cherchent désespérément des moyens de s'occuper des enfants d'une manière qui corresponde à leur âge.

Bien que les Églises protestantes d'Europe occidentale se vident, qu'elles n'attirent presque plus que des personnes d'un certain âge et que l'avenir de l'Église réformée sous sa forme actuelle soit fondamentalement remis en question, les paroisses de nos partenaires syriens sont très actives et rayonnantes sur le plan social même si elles sont relativement petites en nombre de membres.



Sens de l'accueil et amitié



Durant mon séjour, j'ai passé mon temps à partager de généreux repas avec différentes personnes de plusieurs de nos Églises partenaires. Le sens syrien de l'accueil m'a beaucoup impressionnée. J'ai souvent eu de la peine à accepter que les personnes qui se trouvaient autour de la table étaient en train de partager avec moi leur dernière galette. En même temps, je voyais bien que ma présence parmi elles, mon intérêt à leur égard, nos échanges leur faisaient plaisir : « Nous en avons autant besoin que de pain. Nous avons peu de visites de l'étranger, nous nous sentons souvent oubliés par le monde et par nos partenaires. Reviens vite, s'il te plaît ! »



« Nous habitons dans le pays de la Bible. Nous ne sommes pas un peuple de l'écriture, mais un peuple de la parole », m'a rappelé il y a quelque temps le pasteur Joseph Kassab, président de l'Église presbytérienne NESSL (Near East Synod of Syria and Lebanon). Ces dernières années, j'ai reçu d'innombrables messages vocaux du Proche-Orient, et pas seulement à l'occasion des jours de fête ou de congé : j'en ai reçu tous les jours et à toute heure. Il ne s'est presque pas passé une journée sans un petit bonjour, une photo, une nouvelle encourageante, des joies et des peines partagées. Nous avons échangé bien plus que des nouvelles sur notre travail de projet. La séparation n'en est que plus douloureuse. Une petite fille m'a dit : « La prochaine fois qu'on se revoit, tu seras surpris de voir combien mes cheveux auront poussé. » Et le dernier soir avant mon retour, un ancien a serré ma main dans les siennes, il a plongé son regard dans le mien et m'a dit, dans un arabe très recueilli : « Ici, sur la terre, nous ne sommes tous que des hôtes de passage. Mais la profonde amitié qui nous lie nous donne un petit avant-goût du ciel. Là-haut, il n'y aura plus d'hôtes de passage, que des enfants de Dieu. »

Pendant le long trajet en voiture, on voit dans le ciel un amas nuageux particulier, qui avance pendant des heures comme une colonne qui nous précède jusqu'à la frontière et qui me rappelle un célèbre récit biblique. Je me dis que Dieu est présent au cœur de nos existences comme Il fut présent autrefois dans le désert du Sinaï, qu'Il est présent aujourd'hui dans ce pays très spécial qui m'a attirée il y a 20 ans déjà et qui me fascine depuis lors.

